



ANALYSE

2019/18

CONSIDÉRATIONS SUR LA MARCHANDISE

Considérations sur la marchandise

« La principale difficulté pour analyser le fait que le produit du travail devienne une marchandise provient du caractère fantastique, mystique, enchanté, donc trompeur, sous lequel apparaît l'échange de marchandises.¹ »

L'ACRF – Femmes en milieu rural consacre depuis des années des analyses à la « consommation ». Cette réflexion de long terme, qui considère le phénomène sous de nombreuses facettes, s'inscrit dans une démarche d'éducation permanente : elle tente tout à la fois de développer une approche critique chez les consommateurs que toutes et tous nous sommes et de favoriser des comportements qui vont de la prise de responsabilité individuelle aux initiatives et luttes collectives.

Au centre de cette affaire trône la **marchandise**. Il nous a donc semblé utile de revenir sur cette « vieille ennemie », comme l'appelle Guy Debord, « qui sait si bien paraître au premier coup d'œil quelque chose de trivial et se comprenant de soi-même, alors qu'elle est au contraire si complexe et si pleine de subtilités métaphysiques² ».

Précision axiologique

Notre approche sera ici marxienne : au sens où elle est inscrite dans la sphère de pensée gravitant autour du « Capital »³ de Karl Marx (l'œuvre de 1897 s'ouvre en effet par une analyse de la marchandise) sans pour autant se sentir prisonnière d'un quelconque dogmatisme.

Il nous a en effet semblé qu'aux analyses déjà commises par nos soins sur la « pulsion d'achat » et sur « l'emprise publicitaire »⁴ l'on pouvait ajouter un volet qui, dans un premier temps, intégrerait à notre travail d'éducation permanente les rapports sociaux de production et, dans un second temps, tenterait⁵ d'ouvrir aux travaux de Guy Debord.

Les considérations qui suivent⁶ sont donc à prendre pour ce qu'elles sont : une possibilité d'éclaircissements et un ensemble de données destinées à être débattues.

1^{ÈRE} PARTIE : NOTIONS RELATIVES À LA MARCHANDISE⁷

a) Toute marchandise possède une valeur d'usage et une valeur d'échange

« La première signifie qu'un bien produit ne [peut devenir] marchandise que s'il est utile, c'est-à-dire répond à un besoin. Deuxièmement, les marchandises sont l'objet d'un échange. L'expression « valeur d'échange » désigne alors le rapport quantitatif dans lequel deux marchandises s'échangent : une table contre deux chaises ».

On notera donc que la marchandise présente, comme les deux faces d'une même pièce, une valeur d'usage et une valeur d'échange, la première étant *en principe* condition d'existence de la seconde.

Cependant, on voit

- a) Que les valeurs se découplent très rapidement. Une paire de chaussures portée un mois garde quasiment toute sa valeur *d'usage* mais perd presque l'entièreté de sa valeur *d'échange* (on ne peut plus guère la revendre que quelques euros...)
- b) Que la valeur d'usage est un enjeu premier de la production capitaliste pour qui la croissance est un impératif absolu (en d'autres termes, il lui faut croître ou mourir⁸) et qui, pour qu'existent de nouvelles valeurs d'échange, se doit donc d'inventer et d'imposer de nouvelles valeurs d'usage. Le téléphone portable, dont on avait peu besoin jusqu'à son apparition et sa massification, en est un excellent exemple.

Pour que l'échange entre deux marchandises puisse avoir lieu il faut un dénominateur commun :

- b) Le travail est le dénominateur commun sur base duquel on peut établir qu'une table vaut bien deux chaises ou... un ordinateur portable

Dans l'échange, le travail perd ses caractéristiques concrètes : on n'y distingue plus le travail particulier d'un menuisier de celui d'informaticien, par exemple. Le travail se fait *abstrait* : il devient, pour ce qui concerne par exemple la fabrication d'une table, la « *quantité de travail nécessaire en moyenne dans une société considérée* ».

Le raisonnement de Marx sur le caractère abstrait du travail ici considéré est assez long et complexe. Mais on peut en saisir l'essentiel en recourant à un exemple simple. Imaginons deux menuisiers construisant exactement la même table, l'un est plutôt lent, l'autre, rapide. Si l'on ne considérait pas « *la moyenne de quantité de travail nécessaire* », la table du premier, « contenant » plus de temps (ou de force) de travail, devrait avoir une valeur d'échange plus élevée que celle du second. Ce qui signifie concrètement, qu'en économie concurrentielle, il ne la vendrait pas puisque les deux marchandises sont identiques.

Le travail est d'autant plus « abstrait » que, dans l'échange, il prend la forme « argent ».

En effet, quand on dit qu'une table vaut deux chaises, on peut encore imaginer le travail humain derrière les objets, mais si l'on annonce qu'une table coûte 300 euros, la perception du travail devient beaucoup plus complexe.

- c) Le travail est un rapport social, plus précisément : un rapport d'exploitation

Le salarié (quel qu'il soit) vend sa *force de travail* au patron (quelle que soit la forme que revête le patronat) – il ne vend pas le produit de son travail.

La chose est d'autant plus facile à voir que la fabrication est parcellisée : l'ouvrier ne vend pas les pieds de table qu'il a tournés tout au long de la journée ; il vend sa force de travail.

La caractéristique du capitalisme c'est que le patron paie cette force de travail à valeur moindre que ce qu'elle produit pendant le temps où elle s'exerce : « *La différence entre la valeur créée par le prolétaire et celle qu'il perçoit constitue la plus-value, [laquelle est] à l'origine du profit que percevra le capitaliste quand il aura vendu la marchandise. Si le salarié travaille 8 heures par jour mais s'il suffit de 5 heures pour produire les marchandises dont il a lui-même besoin pour subvenir à ses besoins, les 3 autres heures constituent un surtravail non payé, base de la plus-value* ».

La théorie (qui date de la fin XIX^e siècle) considère ici que le capitaliste paie à l'ouvrier ce qui est nécessaire à la « reproduction de sa force de travail ». Sommairement : le *salaire* (les 5 heures payées parce qu'elles correspondent à la hauteur du salaire en termes de valeur produite) permet de payer un toit et un lit, de la nourriture et des vêtements.
On voit d'emblée diverses choses.

La première c'est qu'il est de l'intérêt du capitaliste de considérer que le « nécessaire » est minimal et que donc le salaire peut être très bas (et l'on connaît en effet dans l'Angleterre de la fin du XIX^e où vit Karl Marx ce modèle presque uniformément miséreux, à la Dickens).

La seconde est que la définition de ce « nécessaire » dépend des rapports de force entre la classe ouvrière et le capital : les grèves visant à des augmentations de salaires entendent pouvoir améliorer ce « nécessaire ». À l'inverse, le chômage de masse (la constitution d'une « armée de réserve », dit Marx) exerce une pression à la baisse, constante, sur les salaires - il n'est que de regarder les obligations qui sont faites aux chômeurs d'accepter à peu près n'importe quel emploi, dans n'importe quelle condition, sous peine d'exclusion et qui visent donc à exercer une pression importante sur les travailleurs en poste qui, aisément remplaçables, se trouvent contraints d'accepter les conditions qui s'offrent à eux, en termes de salaire, de productivité, d'horaires, etc.

En troisième lieu, le développement de la production exige des débouchés (des acheteurs), or c'est essentiellement (en termes de nombre) la classe ouvrière (ou « les salariés ») qui est à même d'acheter ce qu'elle produit, si son salaire le lui permet. On reconnaît là le raisonnement d'Henry Ford qui, dès la première partie du XX^e siècle, avait en effet estimé « *nécessaire de bien payer ses ouvriers, afin qu'ils puissent s'offrir une voiture*⁹ ». Le capital a fortement évolué sur ce plan. Puisqu'il s'est trouvé contraint d'ouvrir des débouchés à ses marchandises, la définition du « nécessaire » a fortement évolué : à la nourriture s'est ajouté le smartphone, pour le dire de façon imagée.

d) La « marchandise » estompe, voire fait complètement disparaître à nos yeux, les rapports d'exploitation

On l'a vu, on a l'impression d'échanger des choses entre elles (une table contre des chaises ou, plus couramment, contre de l'argent) « *alors que derrière cette apparence il y a un rapport social entre les hommes* ». Marx appelle le « *fétichisme de la marchandise* » ce phénomène d'effacement – de mise hors de la conscience - des rapports sociaux.

C'est au reste en raison de la redoutable efficacité de ce fétichisme qu'il nous a semblé utile d'exposer ce qui précède : de rappeler que le système capitaliste dans lequel nous vivons est un système d'exploitation. Que ce rapport est en quelque sorte coagulé (pour reprendre un terme de Guy Debord) dans la marchandise, dont les caractéristiques font méconnaître, ou franchement oublier, la réalité de l'exploitation qui est à la base de son existence.

e) La question de la Nature (la « terre » », disait Marx).

On peut distinguer deux grandes sources de la richesse : le travail et la nature (fertilité des sols, fruits, minerais...) : « *Le travail n'est donc pas l'unique source des valeurs d'usage qu'il produit, de la richesse matérielle. Il en est le père, et la terre, la mère, comme dit William Petty*¹⁰ »

Dans le Livre I du Capital, Marx précise : « *Chaque progrès de l'agriculture capitaliste est un progrès non seulement dans l'art de dépouiller le travailleur, mais encore dans l'art de dépouiller le sol... La production capitaliste ne développe donc la technique et la combinaison du procès de production sociale qu'en épuisant simultanément les deux sources d'où jaillit toute richesse : la terre et le travailleur*¹¹ »

On n'entrera pas ici dans les querelles de l'exégèse marxiste qui ergote à l'infini sur le caractère écologiste visionnaire (voire « prophétique ») ou non de Marx. Il apparaît clairement que ce dernier évoque dans la précédente citation l'agriculture comme processus d'épuisement des sols (et des travailleurs). Nous nous en tenons là pour éviter les contresens historiques.

Il nous paraît essentiel, en revanche, de retenir la précision suivante¹² : « *ce n'est qu'autant que l'homme, dès l'abord, agit en propriétaire à l'égard de la nature, cette source première de tous les moyens et matériaux de travail, ce n'est que s'il la traite comme un objet lui appartenant que son travail devient la source des valeurs d'usage, partant de la richesse. [Du] fait que le travail est dans la dépendance de la nature, il s'ensuit que l'homme qui ne possède rien d'autre que sa force de travail sera forcément, en tout état de société et de civilisation, l'esclave d'autres hommes qui se seront érigés en détenteurs des conditions objectives du travail* [note : dont la nature]. *Il ne peut travailler, et vivre par conséquent, qu'avec la permission de ces derniers.* »

Cette mise au point est essentielle.

- a) Elle fait une claire référence à « *l'homme comme propriétaire de la Nature* » et traitant celle-ci « *comme un objet lui appartenant* ». Cette considération renvoie à une question fondamentale, relative à la séparation que l'approche occidentale et scientifique modernes ont opérée entre la Nature et la Société, ou la Culture si l'on veut. Le débat contemporain sur cette coupure (le « Grand Partage », selon Bruno Latour¹³) est important et évidemment postérieur de près de deux siècles au texte de Marx : nous nous tiendrons donc pour l'heure à la lettre de la citation, dont les mots-clés sont : *propriétaire* et *objet*.
- b) Elle pose aussi la question de l'« *accumulation primitive du capital* ». Encore un problème complexe et fort discuté, il s'agit de la question de savoir comment « *d'autres hommes [se sont] érigés en détenteurs des conditions objectives du travail* ». C'est, en d'autres termes, le problème de la constitution de l'appropriation privée des moyens de production par une extrême minorité qui est abordé. On évoque à ce sujet de nombreuses hypothèses, parfois contradictoires. On se satisfera ici :

- d'un exemple exposé par Marx¹⁴ : le mouvement des « enclosures ». « *Le mouvement des enclosures fait référence aux changements qui, dès le XII^e siècle mais surtout à partir de la fin du XVI^e et au XVII^e siècle ont transformé, dans certaines régions de l'Angleterre, une agriculture traditionnelle dans le cadre d'un système de coopération et de communauté d'administration des terres (généralement champs de superficie importante, sans limitation physique) en système de propriété privée des terres (chaque champ étant séparé du champ voisin par une barrière, voire une haie comme dans un bocage). Les enclosures marquent la fin des droits d'usage, en particulier des communaux, dont un bon nombre de paysans dépendaient¹⁵.* » Outre l'appropriation privée des « communs », ce mouvement a eu pour conséquence un exode rural massif de celles et ceux qui, ne pouvant plus vivre des terres communes, allaient constituer la main d'œuvre des fabriques puis des usines dans les villes

- de l'exemple classique de l'esclavage. « *Dans les colonies, les plantations de tabac puis de sucre dégagent une très forte rentabilité, grâce à l'exploitation d'une main d'œuvre gratuite, les esclaves, que leurs maîtres épuisent à la tâche pour obtenir une très forte productivité. Le coût de ces esclaves diminue d'autant plus que la traite négrière bénéficie de capacités de transport croissantes, avec la concurrence entre armateurs hollandais, anglais, français et portugais, effective dès les années 1670 et renforcée dans les années 1720 par l'augmentation de la taille des navires. Le commerce colonial va créer une grande bourgeoisie commerciale dès la fin du XVII^e siècle, via le commerce triangulaire : c'est à la fois la traite négrière et le produit des colonies, surtout les plantations, qui dégagent du profit¹⁶.* »

- c) On retrouve encore dans le fait que « *l'homme qui ne possède rien d'autre que sa force de travail sera forcément, en tout état de société et de civilisation, l'esclave d'autres hommes* » (et c'est par exemple le cas des paysans chassés par les enclosures) une mise en pièces de la propagande visant à faire accroire qu'un contrat de travail serait *librement négocié* entre deux parties. C'est l'état de nécessité qui contraint les prolétaires, les salariés, à accepter les conditions qu'on leur impose (et qui, peuvent, le cas échéant – mais de moins en moins – être

négociées à la marge). D'où le terme, certes fort, d'esclavage. Guy Debord écrit pour sa part (thèse 47) : « *chacun sait qu'il lui faut se soumettre ou mourir. C'est la réalité de ce chantage* ».

2^{ÈME} PARTIE : ÉVOLUTIONS

Continuité de la pertinence de l'approche marxienne

Depuis Marx, la production économique s'est formidablement complexifiée, « mondialisée » : parcellarisée, divisée à l'infini, ajoutera-t-on.

Ce qui a, entre autres, pour conséquence une tendance croissante à s'égarer dans la question des classes sociales que cette division de plus en plus poussée du travail ainsi que diverses approches sociologiques ont complexifiées à l'extrême (que ce soit en distinguant des catégories plus ou moins nombreuses entre les divers salariés ou en fonction des niveaux de revenus, etc.¹⁷).

D'autre part encore, la prétendue « disparition » de la classe ouvrière au profit d'une économie de services est elle-même source de mécompréhension. Il ne s'est pourtant agi que d'un déplacement massif de la production industrielle vers les pays de la périphérie (pour des raisons de salaires, de normes, etc.) d'une part et, de l'autre, le fait d'être salarié dans les « services » ne change strictement rien à la condition de prolétaire¹⁸.

Bref, le tableau théorique que nous avons esquissé garde aujourd'hui toute sa pertinence. Il s'applique simplement moins aisément qu'aux temps de la fabrique puis de l'usine du XIX^e siècle. Pour qui veut y voir, la distinction reste pourtant assez claire entre le salariat et les véritables détenteurs du capital...

Enfin, la problématique écologique a pris une importance cruciale, mais ce problème avait lui aussi déjà été au moins entrevu... et sa cause largement éclaircie : l'homme (occidental) s'est érigé en maître de la nature dont il a fait son objet, aujourd'hui en voie d'épuisement.

Il paraît utile d'en examiner de plus près quelques-unes des évolutions du capitalisme en ce qu'elles ont une influence majeure sur la « consommation ».

L'autonomisation de la valeur d'échange (domination de la marchandise)

Dans une « économie naturelle », ou de la survie si l'on veut, le vivant n'a qu'une valeur d'usage : les animaux ne sont chassés ou les fruits cueillis qu'en fonction des besoins.

La marchandise, elle, n'a pu commencer d'exister qu'à partir du moment ont été constitués des surplus : quand les animaux ont pu être domestiqués et élevés, les céréales cultivées, etc. Avec cette précision que : « *la production des marchandises, qui implique l'échange de produits variés entre des producteurs indépendants, a pu rester longtemps artisanale, contenue dans une fonction économique marginale où sa vérité quantitative est encore masquée*¹⁹ ».

Puis, là où les conditions s'y sont prêtées²⁰, « *l'économie tout entière est [...] devenue ce que la marchandise s'était montrée être au cours de cette conquête : un processus de développement quantitatif. La croissance économique libère les sociétés de la pression naturelle qui exigeait leur lutte immédiate pour la survie, mais alors c'est de leur libérateur [soit : la marchandise comme rapport social] qu'elles ne sont pas libérées. L'économie [a transformé] le monde, mais [l'a transformé] seulement en monde de l'économie.* » En d'autres termes encore : « *la valeur d'échange n'a pu se former qu'en tant qu'agent de la valeur d'usage, mais sa victoire par ses propres armes a créé les conditions de sa domination autonome* ».

La « croissance » - ou « reproduction élargie du capital » - dont on sait qu'elle est indispensable à la prolongation du capitalisme est en effet avant tout quantitative. On peut fournir à cette évolution une explication de type économique. « *La productivité du travail augmente grâce à un meilleur savoir-faire, des équipements plus performants et une organisation du travail rationalisée. L'augmentation de la productivité du travail est synonyme de la baisse de la valeur des marchandises*²¹. [...] Plus la

productivité du travail progresse, plus l'économie fournit de biens et services mesurés en termes physiques²² » soit : en nombre. C'est ainsi la quantité de biens produits qui compense la perte de plus-value par unité produite.

Mais cette massification de la production se soucie fort peu de qualité.

Pour prendre un exemple, un frigidaire a une durée de vie limitée (une dizaine d'années en général) alors qu'il est parfaitement possible d'en fabriquer de plus solides et résistants à l'utilisation.

De plus, et c'est une évolution de fond, *« le taux de panne dans l'électroménager dépasserait systématiquement 8 % et atteindrait parfois les 20 % pour certains produits. Or, avec l'emploi plus fréquent du plastique à la place du métal, le collage des pièces et le recours à l'électronique, les machines deviennent plus difficiles à réparer [...] »*.

Si bien qu'un remplacement peut désormais apparaître moins coûteux qu'une réparation²³. » Considération qui nous ramène à la question quantitative : plus les remplacements sont nombreux, plus les quantités à produire sont importantes...

C'est en ce sens que Guy Debord peut affirmer que la valeur d'échange crée les *« conditions de sa domination autonome »* sur la valeur d'usage – ce dont l'obsolescence programmée est sans doute l'exemple le plus criant²⁴.

Être & avoir

Pour ce qui concerne cet aspect quantitatif (en tant qu'opposé au qualitatif), Guy Debord écrit : *« La première phase de la domination de l'économie sur la vie sociale avait entraîné dans la définition de toute réalisation humaine une évidente dégradation de l'être en avoir »*.

Guy Debord se penche sur le spectacle (voir ci-après : **Paraître**) comme étape d'un processus dont le 1^{er} temps a couru d'environ 1770 à la fin de la 2^{ème} guerre mondiale (il s'agit de ce qu'on nomme les deux premières révolutions industrielles), c'est l'époque de l'*« évidente dégradation de l'être en avoir »*. Pour éclairer, au moins un peu, cette affirmation, il est vrai fort ramassée, on peut s'appuyer sur la pensée d'André Gorz²⁵, pour qui *« la domination du capital [est] une dimension totale, qui porte non seulement sur la répartition et l'appropriation de la valeur – ce qu'on appelle couramment l'exploitation²⁶ – mais qui s'exerce aussi sur la manière de produire, de consommer, de travailler, de penser, en somme sur l'ensemble des éléments qui constituent la vie courante [...] Dans ce cadre, la valeur d'usage, c'est-à-dire l'utilité d'un bien, perd toute naturalité et neutralité sociales. Pour le capital il s'agit de fabriquer de plus en plus de marchandises pour les consommateurs, mais pas seulement : il s'agit aussi et surtout de façonner la subjectivité des consommateurs pour écouler les marchandises »* : la domination du capital agit donc bien sur l'être des humains (travailler, penser,...) pour les transformer en consommateurs en même temps qu'il *façonne* la valeur d'usage (cf. l'utilité des smartphones), avec pour conséquence que celle-ci perd son caractère « naturel », c'est-à-dire de réponse à un besoin social réel, fondamental : *« les forces productives du capital [...] créent sans cesse de nouveaux besoins »* auxquels est censée répondre une masse accrue de marchandises qu'il s'agit d'*avoir*.

André Gorz pensait encore que *« le "travail-emploi" est la négation même du travail, au sens anthropologique de ce terme, pensé [...] comme l'activité d'expression et d'extériorisation de soi »* comme l'expression et une forme de concrétisation de *l'être*, pourrions-nous dire. *« Pour lui, "le travail-emploi n'est ainsi plus, [...], une chose que l'on fait, mais quelque chose qu'on a"²⁷ »* - ainsi que l'indique l'expression usuelle « avoir un emploi » et non plus être jardinier, ébéniste ou artiste.

On retrouve bien dans ces réflexions le glissement inéluctable de l'être à l'avoir :

- l'on a un emploi et l'on n'est plus dans ou par ce qu'on fait ;
- l'on est réduit à des consommateurs, courant avec frénésie²⁸ après un avoir censé répondre à un besoin, pourtant inventé de toutes pièces.

2. Paraître

« La phase présente de l'occupation totale de la vie sociale par les résultats accumulés de l'économie conduit à un glissement généralisé de l'avoir au paraître, dont tout "avoir" effectif doit tirer son prestige immédiat et sa fonction dernière²⁹ ». C'est à présent le spectacle de la marchandise (le « paraître ») qui fonde son acquisition.

On retrouve là, dans la domination du paraître, « le principe du fétichisme de la marchandise [...] » qui, pour Guy Debord, « s'accomplit absolument dans le spectacle, où le monde sensible se trouve remplacé par une sélection d'images qui existe au-dessus de lui et qui en même temps s'est fait reconnaître comme le sensible par excellence » : « tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation. »

La question du zoo est traitée par ailleurs par l'ACRF³⁰. Mais les animaux qui y sont enfermés peuvent offrir un excellent exemple de la pertinence de l'approche de Guy Debord. Une bête enfermée dans un zoo est une marchandise, mais selon des modalités fort particulières : quand l'homme s'est permis de l'extraire de son écosystème, elle a perdu *de facto* toute valeur d'usage. : elle ne participe plus en rien à l'équilibre du milieu d'où elle venait, ni - enfermée dans une cage ou un enclos - n'accomplit aucune tâche répondant à un besoin quelconque (quoi qu'en disent les discours officiels des entreprises zoologiques).

De surcroît, elle est entièrement coupée de « tout ce qui était directement vécu », dont elle n'est plus qu'une représentation falsifiée (malgré les décors savamment construits et les « immersions » savamment programmées pour faire accroire le contraire aux visiteurs – consommateurs). L'image de la bête a remplacé le monde « sensible » et c'est le Spectacle qui lui confère sa valeur d'échange. C'est en ce sens encore que l'on peut affirmer que la valeur d'échange (la vente des tickets d'entrée, ici) a soumis à sa logique la valeur d'usage. Et peut même, dans la Société du Spectacle, finir par s'en passer...

Le spectacle en ce sens est global, il ne peut être réduit à « ses formes particulières, information ou propagande, publicité ou consommation directe de divertissements, le spectacle constitue le modèle présent de la vie socialement dominante » : « l'économie toute-puissante est devenue folle, et les temps spectaculaires ne sont rien d'autre³¹ ».

Le spectacle est global

On retiendra de ce qui précède que le spectacle est une globalité : dans la société actuelle rien n'échappe au *paraître*. C'est ainsi que la marchandise ne doit plus être possédée pour sa valeur d'usage, mais pour le prestige qu'elle confère, c'est devenu là sa fonction ultime. Guy Debord dit encore : « La satisfaction que la marchandise abondante ne peut plus donner dans l'usage en vient à être recherchée dans la reconnaissance de sa valeur en tant que marchandise, [...] la marchandise se [suffit] à [elle]-même ». Cette dernière étape n'est rendue possible que parce que la marchandise est *absolument* fétichisée ; elle ne masque plus simplement les rapports sociaux d'exploitation, mais aussi - pour reprendre les mots d'André Gorz - la « vie courante », en fait, la vie-même, puisqu'elle a fait fi de la valeur d'usage : de son utilité dans la vie vécue.

Le spectacle comme stade ultime du « fétichisme de la marchandise » et de la vie

Ce qui masque si totalement (ou « fétichise absolument ») la marchandise, c'est le spectacle, c'est-à-dire les « images » qui ont remplacé le sensible - le « vécu », dit Debord - et se font passer pour lui. On recourra ici à un exemple mais sans oublier pourtant que le spectacle ne peut être réduit à « ses formes particulières », puisque ce concept a une nature totalisante.

On reconnaîtra néanmoins facilement que ce que l'on nomme le « JT », l'ancien journal télévisé (tout un programme en soi du reste, où l'ancien imprimé est censé disparaître au profit de l'*image*) remplit parfaitement le programme esquissé dans les quelques phrases qui suivent : « *Le flux des images emporte tout, [dans un] résumé simplifié du monde sensible* » : « *ce dont le spectacle peut cesser de parler pendant trois jours est comme ce qui n'existe pas. Car il parle alors de quelque chose d'autre, et c'est donc cela qui, dès lors, en somme, existe*³² ».

Ce que Guy Debord exprime encore comme suit : « *La construction d'un présent [immobilisé], qui veut oublier le passé et qui ne donne plus l'impression de croire à un avenir, est obtenue par l'incessant passage circulaire de l'information, revenant à tout instant sur une liste très succincte des mêmes vétilles, annoncées passionnément comme d'importantes nouvelles ; alors que ne passent que rarement, et par brèves saccades, les nouvelles véritablement importantes, sur ce qui change effectivement.*³³ »

Tout ceci renvoie en outre, on le notera, à la disparition de l'Histoire évoquée par Guy Debord : « *La première intention de la domination spectaculaire était de faire disparaître la connaissance historique en général ; et d'abord presque toutes les informations et tous les commentaires raisonnables sur le plus récent passé. [...] Le spectacle organise avec maîtrise l'ignorance de ce qui advient et, tout de suite après, l'oubli de ce qui a pu quand même en être connu*³⁴ ».

Le spectacle est un programme de domination

Ainsi, Guy Debord relève la remarque de M. Valéry Giscard d'Estaing³⁵ (« *un président de la République, oublié depuis mais flottant alors à la surface du spectacle* », dit-il) : « *Nous vivons désormais dans un monde sans mémoire où, comme sur la surface de l'eau, l'image chasse et chassera indéfiniment l'image* ».

Guy Debord commente : « *C'est en effet commode pour qui est aux affaires ; et sait y rester. La fin de l'histoire est un plaisant repos pour tout pouvoir présent. Elle lui garantit absolument le succès de l'ensemble de ses entreprises, ou du moins le bruit du succès* ». Puisqu'en effet si « *le domaine de l'histoire était le mémorable, la totalité des événements dont les conséquences se manifesteraient longtemps [...] par-là l'histoire était la mesure d'une nouveauté véritable. [Or] qui vend la nouveauté à tout intérêt à faire disparaître le moyen de la mesurer*³⁶ ».

Le spectacle est conséquemment un programme de soumission

« *C'est [...] quelqu'un d'autre qui gouverne à son gré ce résumé simplifié du monde sensible [qu'est le flux ininterrompu des images] ; qui choisit où ira [ce courant qui emporte tout], et aussi le rythme de ce qui devra s'y manifester, comme perpétuelle surprise arbitraire, ne voulant laisser nul temps à la réflexion [puisque] le discours spectaculaire [...] isole toujours, de ce qu'il montre, l'entourage, le passé, les intentions, les conséquences* » si bien « *qu'à l'intérieur d'une même image on peut juxtaposer sans contradiction n'importe quoi [...].* »

C'est de cette façon aussi que « *le spectacle s'est intégré dans la réalité même à mesure qu'il en parlait ; et [...] il la reconstruisait comme il en parlait.* »

Dans ce cadre, « **le spectateur est seulement censé ignorer tout, ne mériter rien. Qui regarde toujours, pour savoir la suite, n'agira jamais : et tel doit bien être le spectateur.** »

C'est bien une « *expérience concrète de la soumission permanente, [où] se trouve la racine psychologique de l'adhésion si générale à ce qui est là ; qui en vient à lui reconnaître ipso facto une valeur suffisante*³⁷ ».

Dans ce processus de soumission, intervient une forme d'hypnotisme : « *Là où le monde réel se change en simples images, les simples images deviennent des êtres réels, et les motivations efficientes d'un comportement hypnotique*³⁸ ». Guy Debord parle aussi d'opium : « *« Le spectacle est une guerre de*

l'opium permanente pour faire accepter l'identification des biens [soit : des valeurs d'usage] aux marchandises et [l'identification] de la satisfaction à la survie augmentant selon ses propres lois³⁹ ».

Remarques sur la « survie »

L'« ensorcellement » - hypnotique ou opiacé - vise, et parvient, à faire confondre ou même à dissoudre la valeur d'usage (les « biens », dit Debord) au profit de la valeur d'échange. Elle parvient de surcroît à rendre la « survie » satisfaisante, ce qui n'est pas le moindre de ses exploits.

À ce dernier propos, il faut aussi préciser ce que l'on entend par « survie ». Intuitivement ce terme renvoie à des conditions de vie sauvage (pour le dire vite). En réalité, ce terme désigne, dans un premier temps, le fait que « *l'économie politique n'a vu dans le prolétaire que l'ouvrier, qui doit recevoir le minimum indispensable pour la conservation de sa force de travail⁴⁰* », soit les minima vitaux, de nourriture, de logement, de vêtements... Dans un deuxième temps, il désigne l'évolution des « conditions de survie » actuelles qui, on le sait ont fortement évolué ; le salarié (le *prolétaire*) ne vit absolument plus dans les conditions qui prévalaient au 19^e siècle ou dans la première moitié du 20^e.

Mais : « *le degré d'abondance atteint dans la production des marchandises exige un surplus de collaboration de l'ouvrier* », lequel se voit « *soudain lavé du mépris total qui lui est clairement signifié par toutes les modalités d'organisation et surveillance de la production et se retrouve chaque jour en dehors de celle-ci apparemment traité comme une grande personne, avec une politesse empressée, sous le déguisement du consommateur⁴¹* ».

Cette situation nouvelle, Guy Debord la nomme « *survie augmentée* » parce qu'elle n'est encore que survie dans la mesure où « *elle exige la participation de la grande majorité des hommes, comme travailleurs salariés, à la poursuite infinie de son effort ; et que chacun sait qu'il lui faut s'y soumettre ou mourir.* » On est simplement passé à « *la richesse illusoire de la survie augmentée, qui est la base réelle de l'acceptation de l'illusion en général dans la consommation des marchandises modernes.* » Debord conclut : « *Le consommateur réel devient consommateur d'illusions. La marchandise est cette illusion effectivement réelle, et le spectacle sa manifestation générale.* »

Dernières réflexions : sur la « séparation »

Nous avons ci-avant évoqué la division (la parcellarisation) grandissante du travail (notamment sur le mode de la mondialisation⁴²). Pour Guy Debord, le spectacle achève de séparer ce que l'organisation capitaliste avait commencé de diviser : « *L'origine du spectacle est la perte de l'unité du monde, et l'expansion gigantesque du spectacle moderne exprime la totalité de cette perte : l'abstraction de tout travail particulier⁴³ et l'abstraction générale de la production d'ensemble se traduisent parfaitement dans le spectacle, dont le mode d'être concret est justement l'abstraction [...]. Ce qui relie les spectateurs n'est qu'un rapport irréversible au centre même qui maintient leur isolement.* » Pour tâcher d'illustrer ceci simplement, on peut se référer à un aspect du spectacle, la télévision. Dont les images sont une pure abstraction (d'impalpables pixels), dont la production vient du « centre » (qu'on pourrait comprendre comme l'ensemble des instances de domination) et qui maintient chacun séparé mais pourtant dans l'illusion d'être relié (aux autres téléspectateurs, au Monde, ...).

SYNTHÈSE – AIDE-MÉMOIRE

1. Les sources de toute richesse sont la Nature et le Travail : « *Le travail n'est donc pas l'unique source des valeurs d'usage qu'il produit, de la richesse matérielle. Il en est le père, et la terre, la mère* », dit Marx citant William Petty (un économiste anglais du 17^e siècle).

La valeur d'usage désigne la qualité des biens (des productions) qui ont une utilité sociale : qui répondent à un besoin.

2. L'Homme s'est posé en maître de la Nature (la « terre ») et la considère comme un objet : « *l'homme, dès l'abord, agit en propriétaire à l'égard de la nature, cette source première de tous les moyens et matériaux de travail, [...] il la traite comme un objet lui appartenant* ».

3. L'exploitation – l'« *épuisement* » - de la Nature et du travailleur sont à la base de la production capitaliste de marchandises.

4. Pour que l'exploitation soit possible, il est nécessaire que certains hommes, très minoritaires, « *aient pu s'ériger en détenteurs des conditions objectives du travail* », c'est-à-dire devenir les propriétaires privés des moyens de production (machines, usines, terrains, etc.) et de tout ou partie de la Nature, ce sont les « capitalistes » (les détenteurs des capitaux, actionnaires, etc.). Ce qui implique que les autres hommes, les prolétaires (les salariés, dit-on aujourd'hui), « *qui ne possèdent rien d'autre que leur force de travail seront forcément, en tout état de société et de civilisation, les esclaves* » des premiers : « *ils ne peuvent travailler, et vivre par conséquent, qu'avec leur permission* ».

5. La marchandise est le fruit de la production quand elle s'effectue dans les conditions ci-dessus décrites. Elle est fondée sur deux valeurs indissociables : une valeur d'usage (elle répond à un besoin, sans quoi elle ne peut s'échanger : se vendre) et une valeur d'échange (une table s'échange contre deux chaises).

6. S'il y a échange, il est nécessaire de disposer d'un dénominateur commun entre des marchandises qui peuvent être aussi éloignées qu'une paire de chaussures et une scie. Ce dénominateur commun c'est la quantité de travail.

7. Le travail, quand il est pris comme dénominateur commun, devient abstrait : on ne distingue plus les cordonniers ni entre eux, ni des forgerons. On considère en effet la « *quantité de travail nécessaire en moyenne dans une société considérée* ». En outre, comme l'échange prend le plus souvent la forme monétaire - une table s'échange contre 250 € - l'existence du travail-même tend à disparaître de la conscience de l'acheteur (du consommateur dit-on aujourd'hui). On nomme ce phénomène le « *fétichisme de la marchandise* ». Or, le travail dans le système capitaliste est une exploitation, celle de la « *force de travail* ». C'est donc cette exploitation elle-même qui disparaît, semble s'effacer, de la conscience dans l'échange de la marchandise.

8. Le principe de l'exploitation du travailleur est simple : le salarié est payé moins que la valeur de ce qu'il produit (il vend sa force de travail et non pas sa production) mais suffisamment pour vivre. Ou survivre. La différence – la « *plus-value* » ou « *surtravail* » - est accaparée par le détenteur des moyens de production, le capitaliste, et sert à l'accumulation du capital (à son incessante extension, indispensable en régime de concurrence où il faut croître ou mourir).

9. Le modèle capitaliste de base, proposé par Marx à la fin du XIX^e siècle s'est éminemment complexifié : il s'est étendu à la Planète et s'est, dans cette mondialisation, infiniment divisé, parcellarisé. On connaît le processus de production d'un smartphone qui nécessite des travailleurs manuels pour extraire les matières premières, des techniciens pour assembler les composants électroniques et des ingénieurs pour les concevoir, des promoteurs commerciaux, des vendeurs, tout une chaîne de commandement composée de « *cadres* », etc. Cette division du travail ne doit en rien faire oublier que restent d'un côté les prolétaires (ceux qui vendent leur force de travail) aussi divers soient-ils et les capitalistes, qui possèdent les moyens de production et engrangent les plus-values.

10. Dans ces dernières évolutions, le capitalisme s'est trouvé confronté de façon frontale à sa contradiction interne. Un des moyens d'augmenter la « plus-value » est d'améliorer « *la productivité du travail* » et, en effet, celle-ci augmente « *grâce à un meilleur savoir-faire, des équipements plus performants et une organisation du travail rationalisée* ». Mais vient la contradiction : « *l'augmentation de la productivité du travail est synonyme de la baisse de la valeur des marchandises* », en raison de la « loi de la valeur-travail » selon laquelle, on l'a vu, c'est la « *quantité de travail nécessaire en moyenne dans une société considérée* » qui fournit la valeur à la marchandise. La productivité fait donc baisser la valeur des marchandises.

La réaction du capitalisme à cette contradiction a été, à mesure que progressait la productivité, de fournir de plus en plus de biens et services. En d'autres termes, c'est la quantité de biens produits qui compense la perte de plus-value par unité produite.

Ce qui a aussi nécessité d'une part l'invention incessante de nouveaux besoins auxquels la prétendue valeur d'usage de nouvelles marchandises était censée répondre et, d'autre part, l'augmentation du niveau de survie des prolétaires (aux besoins de base s'en sont ajoutés d'autres, indispensables à l'écoulement des marchandises : le smartphone est venu s'ajouter à l'achat de la nourriture et des moyens de chauffage).

C'est ainsi que « *l'économie toute-puissante est devenue folle* ».

11. À cette folie a correspondu l'achèvement de la Société du Spectacle (« *l'économie toute-puissante est devenue folle, et les temps spectaculaires ne sont rien d'autre* »).

Les deux 1^{ères} révolutions industrielles (de 1770 à 1945 environ) ont progressivement remplacé l'être par l'avoir – ce qu'on pourrait aussi formuler en disant que la valeur d'échange (la production pour la production et pour la vente, l'avoir) a pris par le pas sur la valeur d'usage (les biens fabriqués pour rencontrer des besoins vitaux, pour répondre aux nécessités de l'être au monde). « *La satisfaction que la marchandise abondante ne peut plus donner dans l'usage en vient à être recherchée dans la reconnaissance de sa valeur en tant que marchandise, [...] la marchandise se [suffit] à [elle]-même* ».

Après la 2^{ème} guerre mondiale, c'est le paraître qui a progressivement effacé l'avoir : « *tout "avoir" effectif doit tirer son prestige immédiat et sa fonction dernière du paraître* » disait Guy Debord. Et le paraître c'est du « Spectacle », lequel a envahi la société tout entière à mesure que celle-ci devenait la « société économique ».

12. La Société du Spectacle est faite d'images c'est-à-dire d'une coupure entre le vécu et sa représentation - exactement comme le prolétaire est coupé de ce qu'il produit et qui lui échappe toujours.

La représentation finit par devenir la réalité même (le JT de 20 heures est la réalité). Une fois cette mutation accomplie, toute manipulation est possible : « *le flux des images emporte tout, [dans un] résumé simplifié du monde sensible* » : « *ce dont le spectacle peut cesser de parler pendant trois jours est comme ce qui n'existe pas. Car il parle alors de quelque chose d'autre, et c'est donc cela qui, dès lors, en somme, existe* ». C'est la fin de la conscience historique : « *la première intention de la domination spectaculaire était de faire disparaître la connaissance historique en général [...]. Le spectacle organise avec maîtrise l'ignorance de ce qui advient et, tout de suite après, l'oubli de ce qui a pu quand même en être connu* »

13. Le Spectacle est un programme de domination / soumission

Sans connaissance ou conscience historique, il est impossible de poser un jugement éclairé sur ce qui advient : « *le domaine de l'histoire était le mémorable, la totalité des événements dont les conséquences se manifesteraient longtemps [...] par-là l'histoire était la mesure d'une nouveauté véritable. [Or] qui vend la nouveauté [quelle qu'elle soit] a tout intérêt à faire disparaître le moyen de la mesurer* ».

C'est pourquoi « *le discours spectaculaire [...] isole toujours, de ce qu'il montre, l'entourage, le passé, les intentions, les conséquences* ». C'est de cette façon aussi que « *le spectacle s'est intégré dans la réalité même à mesure qu'il en parlait ; et [...] il la reconstruisait comme il en parlait.* »

La société spectaculaire est donc « *expérience concrète de la soumission permanente* » : « *le spectacle est une guerre de l'opium permanente pour faire accepter l'identification des biens [des valeurs d'usage] aux marchandises et [l'identification] de la satisfaction à la survie* ».

Jean-François Pontégnie
Chargé d'analyses



Avec le soutien de



Cette analyse est disponible au format PDF sur notre site Internet www.acrf.be

L'ACRF-Femmes en milieu rural souhaite que les informations qu'elle publie soient diffusées et reproduites. Toutefois, n'oubliez pas, dans ce cas, de mentionner la source et de nous transmettre copie de la publication.

Merci !

Editeur responsable : ACRF-Femmes en milieu rural ASBL – rue Maurice Jaumain 15 – 5330 ASSESSE
R.P.M. Liège-division Namur n°0408.004.863

¹ *La pensée économique de Marx* - Claude SERFATI, Jean-Marie HARRIBEY -

<http://www.gauchemip.org/spip.php?article1327>

² *La Société du Spectacle* - Guy Debord.

L'ouvrage, qui date de 1967, a été réédité à de multiples reprises, sans que l'auteur n'y ait « *changé un seul mot* » : « *Je ne suis pas quelqu'un qui se corrige* », écrit-il dans l'« *Avertissement pour la troisième édition française* ». On trouve aisément le livre en librairie, réédité chez Gallimard. Pour les lecteurs impatientes (ou, par exemple, désireux d'annoter une version informatique), on peut télécharger, sous différents formats, la troisième réédition ici :

http://classiques.ugac.ca/contemporains/debord_guy/societe_du_spectacle/spectacle.html

³ Œuvres Tome I Économie - Karl MARX - Bibliothèque de la Pléiade, n° 164

Œuvres Tome II Économie (suite)- Karl MARX - Bibliothèque de la Pléiade, n° 204

⁴ *La publicité, pouvoir économique, polluant et incontrôlable* : « *Aux armes, citoyens ?* » - http://www.acrf.be/wp-content/uploads/2018/07/acrfana_2018_11_publicit%C3%A9_incontr%C3%B4lable_JFP.pdf

L'imagination au pouvoir ! UN PETIT REMÈDE ANTI-CONSUMÉRISTE - http://www.acrf.be/wp-content/uploads/2018/07/acrfana_2018_12_-_imagination_rem%C3%A8de_JFP.pdf

⁵ On se réfèrera ici à

- « *La Société du Spectacle* » (op.cit.). La pensée de Guy Debord, exprimée en 221 « thèses », est complexe, pour de nombreuses raisons, entre autres, liées à son articulation serrée et à ses présupposés... On sera donc contraint ici d'en passer par une brève explication, dont on reconnaîtra d'emblée qu'elle ne peut en aucun cas rendre justice à l'œuvre initiale.

⁶ Nous procédons en avançant des énoncés – le plus souvent des citations – que nous commentons ensuite dans des textes encadrés afin de rendre ces deux aspects aussi clairs que possible. On trouvera en fin d'analyse une synthèse – un aide-mémoire, si l'on veut – des divers développements précédents.

⁷ Nous nous basons ici sur un texte relativement accessible, dont nombre de citations sont extraites : *La marchandise selon Marx* - Jean-Marie HARRIBEY - <http://harribey.u-bordeaux4.fr/travaux/valeur/attac-marx.pdf>

⁸ On passe ici sur le raisonnement de Marx, pour n'en retenir que cette brève formulation, que l'on peut encore compléter de la citation suivante : « *quels exemples d'économie capitaliste qui ne croisse pas peut-on observer ? Aucun. Le capitalisme est indissolublement lié à une dynamique d'accumulation* du capital. C'est sa raison d'être, sa finalité et son moyen de se perpétuer* ».

* Synonyme ici de croissance du capital, dans la mesure où l'accumulation est aussi incessante que l'activité économique : « *Lors de chaque cycle de production, sous l'effet du travail productif, le capital argent grossit d'une plus-value. Le capital peut être analysé comme du travail accumulé* » - *La pensée économique de Marx*. Op. cit.

⁹ 5 citations légendaires de Henry Ford - Robin VAN DEN BOGAERT - <https://www.vroom.be/fr/actus/5-citations-legendaires-de-henry-ford>

À quoi on ajoutera quand même que les conditions d'exploitation chez Ford étaient telles que les défections étaient fort nombreuses et la formation des nouveaux salariés fort coûteuse, d'où les augmentations de salaires calculées sur l'économie réalisée sur la formation...

¹⁰ Karl Marx cité dans *Richesse* - <https://wikirouge.net/Richesse>

¹¹ Ibid.

¹² Citée dans *Richesse* (op. cit.) et apportée par Marx dans une des (très) nombreuses controverses qu'il entretint avec les partisans de ses thèses mais dont il estimait qu'ils s'écartaient du « droit chemin ». Une grande spécialité, toujours d'actualité, de la sphère de pensée marxiste...

Nous soulignons.

¹² « *Pour comprendre*

¹³ ¹³ « *Pour comprendre la profondeur de ce Grand partage entre Eux et Nous, il faut revenir sur cet autre Grand partage entre les humains et les non-humains [...]. En effet, le premier est l'exportation du second. Nous, les Occidentaux, ne pouvons être une culture parmi d'autres, puisque nous mobilisons aussi la nature. Non pas, comme le font les autres sociétés, une image ou une représentation symbolique de la nature, mais la nature telle qu'elle est, ou du moins telle que les sciences la connaissent* ». Souligné par l'auteur, Bruno LATOUR (cité dans *Quelle place faut-il faire aux animaux en sciences sociales ? Les limites des réhabilitations récentes de l'agentivité animale* - Dominique GUILLO - <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-sociologie-2015-1-page-135.htm#>)

¹⁴ *Chapitre XXVII de la VIII^e section : L'expropriation de la population campagnarde. L'accumulation primitive* (Le Capital - Livre premier Le développement de la production capitaliste) -

<https://www.marxists.org/francais/marx/works/1867/Capital-I/kmcap1-27.htm>

¹⁵ *Mouvement des enclosures*- <https://fredericbaylot.wordpress.com/2017/10/01/mouvement-des-enclosures-2/>

¹⁶ *Accumulation primitive du capital* - https://wikirouge.net/Accumulation_primitive_du_capital

Nous soulignons.

¹⁷ Avec une indéniable utilité quant à la finesse des approches que ces analyses ont permises.

¹⁸ « [Le prolétariat] avait été défini par Marx au temps où, objectivement, les choses étaient assez simples : prolétaire, salarié et ouvrier étaient synonymes. Pratiquement tous les salariés vendant leur force de travail participaient, de façon manuelle, à la production matérielle et concouraient directement à la production de plus-value. De ce fait, l'habitude fut prise dès l'origine d'identifier le prolétariat à la classe ouvrière, c'est-à-dire, à l'époque, aux ouvriers. Au XX^e siècle, l'approfondissement de la division du travail, la diversification des niveaux de qualification et des catégories de salariés, le développement d'activités de production immatérielle, sont venus rompre l'identification entre prolétaires salariés et ouvriers. »

La marchandise selon Marx. Op. cit.

¹⁹ Sauf indication contraire, les citations sont extraites de *La Société du Spectacle*. Op. cit.

²⁰ Lesquelles sont trop complexes et, au demeurant, trop discutées, pour que l'on puisse s'y attarder ici.

²¹ Qui dépend, on l'a vu ci-avant, de la quantité de travail abstrait que « contient » une marchandise.

²² *La marchandise selon Marx*. Op. cit.

²³ *L'électroménager défend la fiabilité de ses produits* – Benjamin FERRAN-

<http://www.lefigaro.fr/conso/2011/06/21/05007-20110621ARTFIG00676-l-electromenager-defend-la-fiabilite-de-ses-produits.php>

²⁴ On peut lire sur ce sujet : *Obsolescence programmée : pourquoi il faut en sortir et comment* - http://www.acrf.be/wp-content/uploads/2016/04/acrfana_2016_07_obsolescence_programm%C3%A9e_MD.pdf

²⁵ Les quelques citations sont extraites de *André Gorz et la dynamique du capitalisme* - Carlo VERCELLONE - <https://www.cairn.info/revue-cahiers-sens-public-2009-3-page-159.htm#>

²⁶ Cf. ci-avant 1^{ère} partie c)

Il s'agit bien d'« avoir » : d'accaparement de la plus-value.

²⁷ *André Gorz et la dynamique du capitalisme*. Op. cit.

²⁸ Par exemple : « *De longues files d'attente devant les magasins. Ce lundi [3 juin 2019], les clients de l'enseigne Lidl s'étaient donné rendez-vous pour tenter de mettre la main sur Monsieur Cuisine Connect, [...]. Et le robot culinaire de l'enseigne allemande a rapidement été victime de son succès, comme le relate La Voix du Nord. Des scènes de cohue ont ainsi été observées dans plusieurs points de vente. Dans certains magasins, tout le stock s'est écoulé en 5 minutes* ». - *Le robot Monsieur Cuisine Connect provoque la ruée chez Lidl* - Claire DOMENECH -

<https://www.capital.fr/entreprises-marches/le-robot-monsieur-cuisine-connect-provoque-la-ruée-chez-lidl-1340510>

²⁹ Ce que l'on peut encore rapprocher de la pensée d'André Gorz, selon qui « *la logique du capital ignore les besoins collectifs, et ne s'intéresse qu'aux besoins solvables, en incorporant de surcroît de plus en plus de superflu et du symbolique dans les marchandises* ».

André Gorz et la dynamique du capitalisme. Op. cit. Nous soulignons.

³⁰ **Le Zoo – références à générer**

³¹ *Commentaires sur La Société du Spectacle*. Op. cit.
Nous soulignons.

³² Ibid.

³³ Ibid.

³⁴ Ibid.

³⁵ *Allocution de M. Valéry Giscard d'Estaing sur la revalorisation du travail manuel à l'occasion de l'exposition du concours des meilleurs ouvriers de France, Vincennes, le vendredi 26 octobre 1979 - <http://discours.vie-publique.fr/notices/797026100.html>*

³⁶ *Commentaires sur la société du spectacle*. Op. cit.

³⁷ Ibid.

³⁸ *La Société du Spectacle*. Op. cit.

³⁹ Ibid.

⁴⁰ Ibid.

⁴¹ Pour le dire en termes économiques : l'augmentation de la production exige une augmentation des débouchés (des acheteurs). C'est la masse des producteurs (des salariés) qui endosse ce rôle sous le nom de « consommateurs ».

⁴² Nous faisons ici référence à la séparation du producteur (le prolétaire) d'avec sa production, sous la contrainte de la division du travail, de la parcellarisation de la production (qui atteint aujourd'hui un niveau inégalé : voir par exemple la fabrication d'un Smartphone).

⁴³ Voir 1^{ère} partie, b).